TS
1650
.G57
1883
CHM

EX LIBRIS
THE COOPER UNION
THE GIFT OF
Eleanor Garnier Hewitt

Les ORIGINES DE LA SOIE, son Histoire chez
les Peuples de l'Orient, par J.-B. GIRAUD,
conservateur des Musées Archéologiques
de Lyon.

LYON

1883

LES ORIGINES DE LA SOIE

TS
1650
G57
1883
CHM

Les ORIGINES DE LA SOIE, son Histoire chez
les Peuples de l'Orient, par J.-B. GIRAUD,
conservateur des Musées Archéologiques
de Lyon.

LES ORIGINES DE LA SOIE *

MESSIEURS,

LORSQUE le cocon soyeux qui sautille dans la bassine, a vu s'enrouler autour du guindre le fil ténu qui forme sa précieuse enveloppe, il est rejeté par la fileuse et semble dépouillé de toutes les qualités soyeuses qui constituaient son essence. Or, vous savez que recueilli par le filateur de schappe, le lin-cueil de ce petit cadavre se transforme entre ses mains en un autre fil soyeux, qui, sans avoir les qualités brillantes et solides de son frère

* Rapport présenté à la Société d'Économie politique de Lyon, dans sa séance du 2 février 1883.

ainé, pourra tisser une étoffe appartenant elle aussi, à la noble famille de la soie.

Mais en fait ce n'est plus de la soie, comme nous l'entendons vulgairement, c'en est un dérivé, auquel vous avez donné le nom générique de fantaisie.

Le rapport que vous voulez bien me faire l'honneur d'écouter, n'est plus l'économie politique de vos études habituelles, je vous le dis en toute sincérité, ce n'est plus cette science toute d'actualité qui donne tant d'intérêt à nos réunions ; mais son passe-port dans cette enceinte est précisément d'être un dérivé des études économiques qui ont occupé nos deux dernières séances.

Après les travaux remarquables de M. L. Permezel et de M. Ed. Aynard, après ces deux rapports dont nous avons tous apprécié les qualités solides et brillantes, le sujet est épuisé dans toutes les parties qui trouvent leur application pratique dans le domaine de la technique industrielle, de la diffusion du goût, en un mot du progrès commercial, industriel et artistique. Il ne reste plus à votre modeste rapporteur que la tâche purement littéraire de vous entretenir

de cette belle industrie soyeuse dans ses rapports avec l'histoire et l'archéologie.

Avec cette haute compétence dont ils viennent de nous donner une nouvelle preuve, nos deux éminents collègues vous ont entretenus de la situation actuelle de notre industrie lyonnaise, et vous ont fait part de leurs espérances pour son avenir. Je vous parlerai de son passé.

Nous savons, messieurs, que cette industrie qui fait la gloire et la richesse de notre cité, est dans des mains qui ont souci de sa grandeur, de sa prospérité, de sa réputation; dans des mains qui savent le prix du dépôt qui leur a été confié et qui, loin de le laisser s'amoindrir, tiennent à honneur de le transmettre à leurs successeurs, enrichi de toute une génération de labeur, d'intelligence, de probité. Mais cette pupille que vous aimez, et à laquelle vous consacrez votre existence commerciale, cette pupille est une très noble dame dont les ancêtres sont les vôtres, elle a une histoire qui est aussi la vôtre, elle a même ses légendes; et ces légendes, cette histoire, ces ancêtres remplissent de nombreuses pages parmi celles qui font le plus d'honneur à l'histoire de la civilisation.

Lorsque votre Bureau me fit l'honneur de me demander une étude sur cette troisième partie de notre programme, je pensai pouvoir vous présenter dans une rapide synthèse, les principaux faits relatifs à l'histoire de la soie. Ce travail ayant été condensé d'une manière très substantielle dans le résumé historique qui se trouve en tête du rapport de notre collègue M. L. Permezel, il m'a semblé, qu'il serait fastidieux, ou tout au moins inutile, de vous rappeler ce que vous saviez déjà, et qu'alors il serait préférable que mon travail embrassant des lignes plus vastes, s'appliquât à tous les éléments historiques ayant rapport à la soie, c'est-à-dire, non-seulement à la production du fil soyeux, mais encore à ses progrès géographiques et ethnographiques, marchant parallèlement avec les différents genres de tissus et surtout avec la succession progressive des routes commerciales; quelque chose, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, comme un aperçu sur certaines parties de l'économie politique des anciens.

Résumer en une seule séance ces différentes séries dans leurs faits les plus essentiels était im-

possible, j'ai préféré diviser mon travail en trois parties bien distinctes, et vous en donner aujourd'hui la première, qui comprend les origines de la soie et son histoire chez les peuples de l'Orient.

Une histoire complète de la soie est encore à faire. Quant aux sources où j'ai puisé, je ne puis vous les citer toutes, mais certaines particularités, certains détails, certaines périodes, ont été l'objet d'excellents travaux que j'ai consultés avec fruit et dont une partie se trouve dans le journal asiatique, dans les écrits des anciens missionnaires et dans les mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Deux hommes seulement ont abordé plus largement la question, l'un, M. F. Michel, dans ses *Recherches sur le commerce et la fabrication des étoffes de soie, d'or et d'argent*, a fait preuve d'une érudition et d'une science archéologique de premier ordre ; malheureusement il a délaissé l'antiquité et s'est arrêté au commencement du xvii^e siècle. L'autre est un de nos compatriotes, un membre de notre Chambre de Commerce, M. E. Pariset, qui dans ses

deux volumes a traité l'*Histoire de la Soie* depuis ses origines jusqu'au XII^e siècle de notre ère.

Des raisons que vous comprendrez aisément ne me permettent pas, messieurs, de vous dire de cet ouvrage tout le bien que j'en pense, mais si je suis assez heureux pour que vous trouviez quelque valeur au travail que je vous sou mets, vous ne ferez qu'un acte de justice en en reportant l'honneur à ceux qui m'ont montré la route.

Comme vous le savez, messieurs, c'est en Chine qu'il faut chercher l'origine de la soie. L'existence du mûrier et du ver à soie dès la plus haute antiquité, se trouve mentionnée par les auteurs chinois les plus anciens. Nous ne parlerons que pour mémoire du récit légendaire qui nous montre Tchîn, le fils aîné de Japhet, le père de la race aryenne, enseignant à ses enfants la peinture, la sculpture et l'art de préparer la soie pour en faire toutes sortes d'étoffes (1).

Une autre tradition chinoise raconte que vers

(1) *Bibliothèque orientale*, par M. d'Herbelot, Paris, 1697 ; voir au mot *Sin*.

l'an 2800 avant notre ère, Chin-Nong, un des successeurs de l'empereur Fo-Hi (1), inventa la charrue, le vin, les poteries, la fonte, enseigna tout ce qui regarde le chanvre et le mûrier afin qu'il y eût des toiles et des étoffes de soie en abondance (2).

Une troisième version nous montre deux siècles plus tard l'empereur Hoan-Ti, « voulant que Si-Ling-Chi, sa légitime épouse, contribue au bonheur de ses peuples. Il la charge d'examiner les vers à soie et d'essayer à utiliser leurs fils. L'impératrice fit ramasser une grande quantité de ces insectes qu'elle voulut nourrir elle-même dans un lieu qu'elle destina uniquement à cet usage. Elle trouva non-seulement la façon de les élever, mais encore la manière de dévider la soie et de l'employer pour faire des vêtements. La postérité reconnaissante l'honora comme le

(1) A cette époque, c'est-à-dire vers l'an 3000 avant notre ère, le Chou-King mentionne pour la première fois l'existence de la soie, à propos de l'instrument de musique nommé *Li* ou *King*, inventé par l'empereur Fo-Hi, et dont les cordes étaient en soie. *Chou-King*, p. 321.

(2) *Le Chou-King*, traduit et enrichi de notes par le P. Gaubil, missionnaire à la Chine, revu et annoté par de Guignes. Paris, N.-M. Tilliard, 1770; p. 117.

génie tutélaire de cette industrie et lui assigna une place au ciel dans une constellation connue sous le nom de Tsang-Fang (la maison des vers à soie) (1). »

Nous trouvons la soie mentionnée très fréquemment dans le Chou-King, restitué par Confucius (479), qui est avec le Li-Ki, le document historique le plus ancien du Céleste-Empire. Elle figure dans les cérémonies publiques et aux funérailles des empereurs (2); elle est le symbole de l'hommage dû par les princes vassaux. Vers l'an 2200, nous la voyons dans les tributs apportés à l'empereur Chun-Tien par les princes de la partie orientale (province de Chan-Tong) (3). Au siècle suivant, sous le règne du l'empereur Yu, le Chou-King donne le plus ancien texte connu sur l'histoire de la teinture des soieries, à propos des mûriers plantés et des vers à soie nourris dans la province d'Yen-Tcheou (Chan-Tong): « Ce qui vient de

(1) *Yo-San-Fi-Rok, l'art d'élever les vers à soie au Japon*, par Ouekaki-Morikoni, annoté et publié par Matthieu Bonafous, traduit du texte japonais par le docteur J. Hoffmann. Paris et Turin, 1848, pp. 30 et 135.

(2) Le *Chou-King*, déjà cité, p. 268.

(3) Le *Chou-King*, déjà cité, p. 14.

ce pays consiste en vernis et en soie crue. Ce qui se met dans les coffres ou caisses de réserve consiste en tissus de *diverses couleurs* et se transporte par le Tsi et le Ho dans le Hoang-Ho (1).» A King-Tcheou, dans la province de Hon-Kouang, ce sont des pièces de soie noire et rouge, qui garnissent les caisses de réserve transportées sur le Hoang-Ho méridional.

Nous venons de voir par les textes qu'il faut placer le berceau de l'industrie séricole sur le versant septentrional du Hoang-Ho ou fleuve Jaune, dans une région qui est actuellement la province de Chan-Tong. C'est dans ce coin ignoré de l'univers des anciens, que pendant près de vingt siècles on récolta le fil soyeux réservé à la maison souveraine et destiné d'abord à la confection des étendards (2) et des parasols, et plus tard à celle des vêtements de l'empereur et de ses officiers. Ce n'est point ici le lieu de vous décrire les rites prescrits par le Li-Ki ou livre des cérémonies pour la récolte et les soins à donner aux cocons ; un passage cepen-

(1) Le *Chou-King*, déjà cité, p. 45.

(2) Le *Chou-King*, déjà cité, p. 329.

dant peut nous donner une idée du respect et des soins pieux consacrés au fil sacré : « L'impératrice se refuse toutes les jouissances de la vie, et se rendant à l'Orient, elle y cueille elle-même les feuilles de mûrier. Les femmes et les jeunes filles abandonnent leur toilette et toutes les autres occupations de leur sexe, afin de pouvoir se donner entièrement aux soins que réclament les vers fileurs (1). » Heureusement qu'aujourd'hui l'insecte soyeux s'est démocratisé, et qu'il n'exige plus du personnel qui l'entoure des sacrifices de coquetterie et de conduite, difficiles à obtenir des mœurs contemporaines.

Nous voyons déjà à cette époque des étoffes qui dénotent une véritable science du tissu. Les couleurs sont variées. Le jaune est réservé à l'empereur, au prince héritier et à l'impératrice, le violet aux autres femmes de l'empereur, le bleu aux officiers de premier ordre, le rouge aux officiers de deuxième et troisième ordre, le noir aux officiers de quatrième et cinquième ordre (2).

En outre, vers le IX^e siècle, l'empereur se

(1) *Yo-San-Fi-Rok*, déjà cité, p. 31.

(2) Le *Chou-King*, déjà cité, p. 339.

réserve les habits de brocard, c'est-à-dire de soie et d'or ; peu de temps après le brocard ne suffit plus, les soieries brillent des nuances de toutes les fleurs, on les couvre de perles précieuses et des plumes d'oiseaux aux reflets chatoyants.

Malheureusement pendant vingt siècles, ces richesses ne donnèrent lieu à aucun commerce d'exportation, à cause des querelles intestines de l'empire, et plus encore à cause de son isolement loin de toutes les nations civilisées de l'Occident. Les conquérants de l'ancien monde, Sésostris, Alexandre qui entraînèrent leurs armées victorieuses jusqu'aux Indes, trouvèrent toujours devant eux des barrières infranchissables, qui ne leur permirent jamais de pénétrer jusques dans la Sérinde : barrières naturelles de déserts et de montagnes comme le Gobi et les chaînes de l'Himalaya, barrières humaines de Barbares nomades, hordes sauvages qui garnissaient tous les plateaux de l'Asie centrale. Du reste, l'histoire de la Chine à ces époques est muette sur toute espèce de commerce extérieur, quoique certains auteurs croient pouvoir signaler la présence en Chine de quelques Juifs

au moment de la captivité de Babylone, mais ce n'est rien moins que prouvé (1).

Il nous faut arriver au milieu du III^e siècle, pour voir la politique chinoise changer de direction. De cette époque date le mouvement d'extension qui porte les armées et les migrations chinoises du côté de l'Occident, et l'année 126 avant notre ère voit la fameuse expédition du général Tchang-Khian, « qui fit connaître les Chinois en Occident et amena les communications non-interrompues qu'ils ont eues pendant longtemps avec les Mawasannhar, la Perse et l'Inde. C'est alors que la soie fut apportée à travers ces pays en Europe (2). »

Au siècle suivant, l'industrie soyeuse a pris en Chine d'immenses développements. Sans parler de la magnificence et du luxe qui règnent dans toutes les classes de la société au mépris des lois somptuaires, nous voyons un commerce intrépide transporter les soieries chinoises jus-

(1) *Bibliothèque orientale*, par M. d'Herbelot, voir au mot *Jahoud*.

(2) *Tableaux historiques de l'Asie*, par J. Klaproth, p. 57, cité par E. Pariset, p. 87.

que dans la capitale du monde romain. C'est à ce moment que les auteurs latins mentionnent la première apparition des soieries : les étendards de soie et d'or que les soldats de Crassus virent flotter au milieu des Parthes (56 ans avant Jésus-Christ) (1), et le fameux *velarium* de soie qui ombragea le cirque tout entier aux fêtes données par le premier des Césars (2).

La route est désormais ouverte, les invasions, l'esprit de conquête et le génie commercial ont déchiré le voile qui pendant trente siècles enveloppa le mystérieux empire des Sères. Bien plus, à la fin du premier siècle, un général chinois conduit son armée victorieuse jusque sur les bords de la mer Caspienne (3), et songe un

(1) *Undique præfecti regis, Scyllaces et Surenas, ostendere signa auro Sericisque vexillis vibrantia.* » Florus *epitome rerum roman.*, lib. III, cap. II, cité par E. Pariset, t. 1, p. 92.

(2) *Mémoires de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. xv, 1^{re} partie. *Mémoire sur le commerce de la soie chez les anciens*, par M. Pardessus. 25 mai 1832, p. 9. Dion Cassius, lib. XLIII, cap. XXIV.

(3) M. Pardessus, déjà cité, p. 22 et de Guignes, *Mémoires de l'Accadémie des Inscriptions*, t. XLII, pp. 93 et suiv., t. XLVI, p. 568, parlent d'un autre général chinois, contemporain d'Alexandre-le-Grand, qui poussa ses conquêtes jusqu'à la Bactriane, l'empire des Perses et la mer Caspienne.

instant à attaquer le colosse romain. Soixante ans (166) plus tard, les annales chinoises signalent la réception à la cour de l'empereur Hoan-Ti, d'un ambassadeur romain envoyé par Marc-Aurèle (1).

Les routes ouvertes au commerce étaient peu nombreuses et surtout loin d'offrir le confort et la sécurité dont nous jouissons aujourd'hui. Il ne fallait pas songer à l'Asie centrale dont les Parthes jaloux fermaient tous les passages aux négociants de l'Occident (2). Le passage long et difficile du versant du Pacifique à celui de la mer des Indes se faisait au nord-est de l'Inde, et aboutissait à une contrée qui a longtemps conservé le nom de Mabar ou Mébar, mot qui selon M. d'Herbelot, signifie en arabe « passage, à cause que l'on passe de cette partie de l'Inde à la Chine (3) ».

Après ce laborieux voyage, les soieries trouvaient à leur arrivée dans l'Inde orientale tout un magnifique réseau de routes sûres pour les caravanes et praticables aux chariots, qui leur

(1) M. Pardessus, déjà cité. p. 26.

(2) De Guignes et Abel Rémusat, cités par M. Pardessus, p. 27.

(3) *Bibliothèque orientale*, par M. d'Herbelot, déjà cité.

permettaient de circuler dans les différentes vallées de l'Orient conduisant aux ports de commerce fréquentés par les navires arabes et égyptiens. Ce commerce maritime partant des ports de l'Inde méridionale, des bouches de l'Indus ou de l'île de Ceylan, avait le choix entre deux routes différentes : la première longeant les côtes sud de la Perse jusqu'aux bouches de l'Euphrate, où la marchandise de nouveau confiée aux caravanes, était envoyée à travers le pays des Nabatéens, peuple maintenu dans l'alliance de Rome, jusqu'au milieu de la province romaine en Syrie. L'autre route, exclusivement maritime, aboutissait à la mer Erythrée (mer Rouge) dans le port de Bérénice (Cossëyr); de là chargés sur des chameaux, les produits exotiques franchissaient en six ou sept jours le désert qui sépare la mer Rouge du Nil, puis descendaient le fleuve jusqu'à Alexandrie (1). Telles sont les principales voies de communication suivies par le commerce dans les premiers siècles de notre ère.

L'empire recevait aussi quelques soieries par

(1) E. Pariset, déjà cité, t. I, chap. II.

les pays de l'Asie centrale, mais c'était peu, comparé à l'énorme développement qu'avait pris le commerce de l'Inde (1).

Rome n'ayant pas de commerce d'exportation avec l'Orient, et important une quantité considérable de produits précieux, était obligée de solder en numéraire les épices, pierreries, perles, mousselines, soieries, etc., dont son luxe ne pouvait se passer. Ce trafic inégal qui dura pendant les quatre premiers siècles de notre ère, produisit dans les pays indiens un prodigieux amoncellement de numéraire, qui dut très certainement contribuer à la dépréciation qui se produisit plus tard dans le titre de la monnaie impériale, par suite de la raréfaction du métal ; d'un autre côté, la pléthore du métal précieux nous est démontrée (2) par les quantités énormes d'orfèvrerie accumulées chez les princes de l'Orient, trésors immenses, statues et trônes d'or massif, dont nous voyons la description à chaque page des récits des voya-

(1) M. Pardessus, déjà cité, p. 41.

(2) Les trouvailles de monnaies impériales romaines faites sur le sol indien ne sont pas très rares ; les collections numismatiques du musée de Madras en fournissent des preuves.

geurs qui ont écrit sur ces pays jusqu'au xvii^e siècle.

Ceci ne doit point nous étonner quand on pense aux prix fabuleux qu'atteignaient les soieries au iii^e siècle de notre ère, sous le règne d'Aurélien (270-275). D'après des calculs très sérieux consignés dans le travail de M. E. Pariset, le kilogramme de soie teinte valait 5,157 francs, d'où il s'ensuit que la soie valait quarante fois plus qu'aujourd'hui (1).

Pline, dans ce qu'il nous apprend des voyages lointains entrepris pour se procurer de la soie, ne parle que d'étoffes, *telas*, *vestes*, et très probablement il n'eût point omis les fils de soie, que dans la suite nous trouvons désignés sous le nom de *nema sericum*, si ces fils eussent été aussi des objets de consommation (2). Ce n'est que plus tard, vers le iii^e siècle, que les premiers ateliers de tissage établis en Occident, à Tyr et à Béryte, furent alimentés par de la soie déjà ouvrée et généralement décrouée, importée en petite quantité. On ne se borna pas, comme du

(1) E. Pariset, déjà cité, t. 1, p. 140.

(2) M. Pardessus, déjà cité, p. 12.

temps de Pline, au moyen du parfilage à faire des tissus légers, de véritables gazes. En mêlant le fil de soie avec du coton, du lin, on fabriqua des étoffes appelées *subsericon*, probablement quand la chaîne était de soie et la trame de lin ou de coton ; *tramosericon* quand c'était le contraire. Pour les distinguer de celles-ci, les étoffes faites uniquement de soie furent appelées *holoserica* (1).

Une partie de ces gazes de soie dont nous parle Pline, étaient fabriquées au moyen de cette opération délicate du parfilage qui consistait à enlever minutieusement à l'étoffe un certain nombre de fils. C'était un travail qui se faisait en Occident et qui était en grande vogue auprès des voluptueuses romaines, qui avaient trouvé ainsi le moyen d'obtenir des étoffes plus légères et plus transparentes que celles qu'apportait le commerce. On leur donnait le nom de bombycines, parce qu'une grande partie était tissée avec la soie sauvage du bombyx de Cos (2). Ces tissus aériens, aux plis gracieux, légers comme l'air et les nuées, transparents

(1) M. Pardessus, déjà cité, p. 16.

(2) M. Pardessus, déjà cité, p. 15.

comme le cristal, chantés par les poètes qui font allusion à leur transparence indécente, étaient bien le vêtement qui devait plaire à la corruption de cette société romaine dont les vices avaient abdiqué toute pudeur.

Le filage du cocon produit par le bombyx de Cos, était connu depuis l'époque d'Aristote, mais donnait un produit très inférieur, tel qu'on peut l'attendre d'un cocon sauvage, percé, cardé et filé à la main. Nous voyons l'usage s'en perpétuer encore au ^{vi}^e siècle. Jusqu'à cette époque les matières premières de toutes les étoffes fabriquées dans l'Asie centrale, en Perse et dans l'empire romain proviennent de la Chine.

Le luxe effréné des soieries va toujours en augmentant, rien ne l'arrête, ni les édits somptuaires, ni les remontrances des évêques, ni les guerres civiles, ni les meurtres qui presque à chaque avènement ensanglantent les marches du trône, ni les Barbares qui envahissent les frontières et font craquer dans leur base les ais disjoints qui soutiennent encore le vieux monde romain. Il semble que le plus grand souci du

colosse qui va mourir est de descendre dans la tombe, enveloppé d'un linceuil de soie.

Les quatre mille tuniques de soie qui figurent dans la rançon de Rome, imposée par Alaric (1), ne retardent pas la chute de l'empire d'Occident. De tout l'héritage de Rome, Byzance semble n'avoir recueilli que ses traditions de luxe insensé, qu'elle croit soutenir par une politique mesquine et étroite, qui confère des privilèges abusifs aux manufactures des gynécées impériales et consomme la ruine de toute l'industrie de l'empire. Les ouvriers tisseurs de Tyr et de Béryte meurent de misère ou s'expatrient en Perse (2), mais la soie teinte des fabriques impériales vaut 17,190 fr. le kilo, et la soie pourpre 69,000 fr. !

Cette folie soyeuse, si nous osons nous exprimer ainsi, s'étend sur tout l'univers connu, et gagne jusqu'aux Barbares. Un passage du vénérable Bède nous montre quelle était la valeur énorme des soieries, même au dehors de l'empire. Il nous raconte que saint Benoît Biscop,

(1) Lebeau, *Histoire du Bas-Empire*, liv. xxviii, cité par E. Pariset, p. 168.

(2) E. Pariset, déjà cité, t. 1, p. 180.

premier abbé de Wearmouth, ayant rapporté dans l'un de ses voyages à Rome deux pièces de soie d'un travail incomparable, les céda au roi Egfried en échange de la terre de trois familles, située près de l'embouchure de la Wear, où il fonda un monastère en 674 (1).

Dans la vie de saint Gervin, abbé de Saint-Riquier au XI^e siècle, nous voyons que la femme d'Edouard-le-Confesseur lui ayant fait don d'un amict très précieux et merveilleusement décoré d'or et de pierres fines, Gui, évêque d'Amiens, désirant l'avoir, offrit en échange au monastère les dîmes perpétuelles de deux églises (2).

Dans les mémoires du temps, qui nous ont conservé le tableau sinistre de ce torrent des invasions barbares, nous voyons à chaque page les soieries comptées comme les métaux précieux dans la rançon des villes et dans le butin de leurs dévastations.

Les inventaires nous ont conservé la descrip-

(1) *Recherches sur le commerce, l'usage et la fabrication des étoffes de soie, d'or et d'argent... pendant le moyen-âge*, par Francisque Michel. Paris, Crapelet, 1852, t. 1, p. 62.

(2) *Acta Sanct. ord. Sⁱ Bened.. sæc. vi, pars secunda*, pp. 325, 326, n° 13. Cité par Francisque Michel, t. 1, p. 63.

tion de ces tissus. L'ornementation en est excessivement variée. Ce sont des dessins géométriques, des représentations de fleurs et d'animaux, des roses, des arbustes, des palmes, des créations chimériques dont quelques spécimens rarissimes, conservés dans les trésors des églises et dans les musées, peuvent nous donner une idée.

Il existe près d'ici, à la cathédrale du Puy, un manuscrit des plus précieux pour l'histoire du tissu. C'est une Bible enrichie de pièces de poésies, composées et très probablement écrites de la main même de Théodulfe, un des hommes les plus distingués du siècle de Charlemagne. Entre chaque feuillet renfermant des miniatures ou des ornements en or ou en argent, est fixé, au moyen d'un fil de couture, un morceau de tissu, choisi sans doute par Théodulfe lui-même parmi les plus beaux, les plus fins et les plus moëlleux de l'époque où il vivait. D'après la notice de M. Hedde (1), les uns sont des crêpes de Chine avec des bordures de cachemire, brodées

(1) *Annales de la Société d'agriculture, sciences, arts et commerce du Puy pour 1837-1838. Notice sur le manuscrit de Théodulfe*, par Ph. Hedde, p. 169.

ou espoulénées à la méthode indienne ou persane; les autres, des tissus unis et même façonnés de divers genres, de diverses couleurs et de diverses matières, telles que la soie, le coton, le lin, le poil de chèvre et le duvet de chameau de la plus grande finesse. Chose remarquable, en 1817, M. Bancel de Saint-Chamond; en 1820, M. Beauvais de Lyon; en 1835, MM. Grangier frères de Saint-Chamond prenaient des brevets d'invention pour la fabrication de diverses étoffes qui se trouvent dans les feuillets de ce manuscrit.

Je dois rappeler aussi le passage à Lyon d'un autre manuscrit non moins précieux, quoique un peu moins ancien, qui fut vendu, vers 1832 au docteur Commarmond, par les Pères du couvent de la Grande-Chartreuse. Ce précieux manuscrit, garni d'une magnifique reliure d'ivoire, était interfolié en morceaux d'étoffe comme celui du Puy; il fut vendu à M. Libri, puis ensuite passa en Angleterre comme tant d'autres œuvres d'art trouvées sur notre sol. Le passage à l'étranger de ce véritable joyau de la textrine antique est une perte irréparable pour nos musées. Je ne puis résister au désir de vous

raconter sur l'histoire de ce livre ce que j'en ai appris d'un témoin auriculaire. Ce livre vint à Lyon dans une malle pleine de manuscrits précieux tirés de la bibliothèque du célèbre couvent de l'Isère. L'envoi fut confié à un orfèvre de la place d'Albon, qui en effectua la vente au prix de 2,500 fr. (1). C'était peut-être un prix pour l'époque, mais vous comprendrez sans peine quelle fortune était en germe dans cette malle vulgaire, quand je vous aurai dit qu'un seul de ces manuscrits a été vendu l'année dernière à M. Edmond de Rothschild pour la somme de 90,000 fr. ! et il n'était pas le seul qui eût cette valeur-là.

Pardon, messieurs, pour ce vagabondage à côté de ma route soyeuse, mais si j'ai quitté un instant mon sujet, je suis resté dans la voie des saines doctrines de l'économie politique, en démontrant l'utilité de leur application jusque dans le domaine de la curiosité et de l'archéologie.

(1) Nous tenons ces détails de M. Louis Carrand, qui entendit maintes fois son père regrettant les circonstances d'une nature toute particulière qui ne lui permirent pas d'acquérir la précieuse malle.

Avant l'année 552 de notre ère, qui est l'époque à laquelle deux moines envoyés dans le Kothan par Justinien, lui rapportèrent des œufs de vers à soie dissimulés dans des cannes de bambou ; avant cette date, disons-nous, la Chine était le seul pays producteur de soie, c'étaient ses seules exportations de tissus et de soies décrouées qui alimentaient la consommation occidentale. Exemple heureusement unique dans l'histoire, qui nous montre les sévérités farouches des douanes et des édits impériaux réussissant à garder un secret national pendant plus de trente siècles. Les écrivains du temps nous font une peinture saisissante de ce commerce hérissé de difficultés inouïes, et de ces transactions entre négociants auxquels l'usage de la parole est interdit. Cette vexation bizarre est inspirée par les rigueurs draconiennes de la protection, qui a peur qu'un mot imprudent ou traître ne dévoile aux étrangers le secret de la production de la soie. Après un voyage de plus de 4,000 lieues sous les ardeurs torrides du soleil de l'Inde, à travers les glaciers de l'Imaüs et les steppes arides des plateaux de l'Asie centrale, le négociant arrivé à Koua-

t'cheou (1), dernière étape qu'il ne peut franchir et qui lui cache un monde toujours fermé, se trouve en face d'autres hommes auxquels il ne parlera jamais et avec lesquels il traitera dans un silence mystérieux, ses négociations les plus importantes par le seul secours de ses yeux ou d'un serrement de main discret.

Franchir une telle barrière, tromper une telle vigilance était vraiment chose impossible, puisque nous sommes obligés d'avoir recours à la légende pour constater l'introduction du ver à soie dans l'Inde septentrionale. Nous retrouvons là une de ces nombreuses leçons qui sont du domaine de l'histoire tout aussi bien que de la fable.

Ce règlement que les armées n'avaient pu vaincre, que les révolutions n'avaient pu renverser, que les combinaisons commerciales de cent cinquante générations de marchands n'avaient pu conquérir, que trente siècles n'avaient pu détruire, il a suffi de la tête d'une jeune fille pour le faire disparaître à jamais.

(1) Le *Sera Metropolis* des anciens. Pline, *Hist. nat.*, lib. vi, cap. XVII et XX; *Ammien Marcellin*, lib. xxiii, cap. VI, cités par M. Pardessus, p. 42.

Au iv^e siècle de notre ère, suivant Klaproth, au vi^e, suivant Abel Rémusat, le roi de Kiu-Sa-Tan-Na dans le Kothan demanda et obtint en mariage une fille de l'empereur d'Orient. La jeune princesse ayant appris qu'il n'y avait pas de vers à soie chez son nouveau peuple, dissimula des œufs dans sa chevelure, sur laquelle les officiers de la douane ne songèrent pas à pratiquer leurs perquisitions (1). Sitôt arrivée,

(1) « Au sud-est de la ville royale, à cinq ou six li, on voit le monastère de Lou-Che, fondé par une ancienne reine du pays. Autrefois les habitants du royaume ne connaissaient ni les mûriers ni les vers à soie. On entendit parler de ceux qu'il y avait dans les royaumes orientaux, et on envoya un ambassadeur pour en demander. Le roi d'Orient se refusa à cette demande et fit une défense sévère aux gardiens des frontières et aux douaniers de laisser sortir ni mûriers, ni semences de vers. Alors le roi de Kiu-Sa-Tan-Na fit demander une princesse en mariage. Quand le roi d'Orient, plein de tendresse pour les contrées lointaines, la lui eut accordée, le roi chargea l'officier qui devait aller la prendre, de lui dire que dans son royaume il n'y avait point d'habits de soie, parce qu'on n'y avait pas de mûriers, ni de cocons, et qu'il fallait en apporter, afin d'avoir de quoi se faire des habits. La princesse ainsi avertie se procura subitement de la semence des uns et des autres, et la cacha dans l'étoffe de son bonnet. Quand le cortège fut arrivé à la frontière, celui qui y commandait chercha partout, et il n'y eut que le bonnet de la princesse auquel il n'osa toucher. Arrivée dans le pays de Kiu-Sa-Tan-Na, elle s'arrêta dans le lieu où a été depuis le monastère de Lou-Che ; et pendant que les cérémonies de sa réception se préparaient,

elle soigna l'éclosion de ses petits compagnons de voyage, et dota sa nouvelle patrie d'un don de joyeux avènement qui fait époque dans l'histoire du commerce des peuples.

Pour rentrer dans le domaine de l'histoire, nous devons dire que le ver à soie, se nourrissant des feuilles du mûrier, existait déjà dans l'Inde, mais c'était l'espèce à cocon jaune, et les indigènes ne connaissaient pas les procédés de filage ; ils prenaient sur les mûriers les cocons abandonnés par les papillons et les filaient à la quenouille, ce qui donnait un produit très inférieur à celui du cocon blanc qui est exclusivement originaire de la Chine.

elle déposa en ce lieu la semence de mûrier et des vers. Au printemps on planta les arbres, et la princesse alla assister elle-même aux opérations de la récolte des feuilles. On fut obligé dans le commencement de nourrir les vers à soie avec les feuilles de quelques autres arbres ; mais enfin les mûriers poussèrent, et la reine fit graver sur la pierre une défense de faire périr les papillons jusqu'à ce qu'on put se procurer une quantité suffisante de cocons : contrevenir à cet ordre était, disait le décret, se révolter contre la lumière et renoncer à la protection des dieux. Ce fut à l'occasion de cette acquisition qu'on construisit le monastère. » (*Histoire de la Ville de Kothan*, tirée des annales de la Chine et traduite du chinois, par M. Abel Rémusat. Paris 1820, p. 55. — La même légende, mais plus sommaire est rappelée à la page 34.)

Le tissage de soie obtenu par ce procédé remonte à une très haute antiquité, puisqu'il en est fait mention dans les lois de Manou qui, selon l'opinion la plus généralement admise, furent écrites au XII^e siècle avant notre ère (1). Il y est dit au v. 120 du livre V qui traite des abstinences et des purifications, devoirs des femmes : « On purifie les étoffes de soie ou de laine avec des terres salines, les tapis de laine de Népâl avec les fruits broyés du savonnier, les tuniques et les manteaux avec les fruits du vilva, les tissus de lin avec des graines de moutarde blanche écrasées. » — Cette question de l'antiquité de la soie dans l'Inde, qui roule sur le sens précis à donner au mot *Kâuceyâ*, qui se trouve non-seulement dans le Code de Manou, mais aussi dans le Ramayana et le Mahâbharata, expression dans laquelle la plupart des orientalistes s'accordent à trouver la signification de cocon et de soie sauvage, peut se résumer ainsi : L'Inde a possédé de toute antiquité des étoffes de soie provenant du cocon sauvage du mûrier, puisqu'il est démontré que

(1) *Manava - Dharma - Sastra, Lois de Manou*, traduites du sanscrit par M. A. Loiseleur-Deslongchamps. Paris, Didot, 1841.

le mûrier sauvage est un produit de la flore indigène de l'Himalaya, mais ces étoffes tissées d'un fil grossier ne pouvaient avoir aucune des qualités précieuses qui distinguaient les riches soieries chinoises tissées d'un fil produit par le ver à soie domestique et filé à la bassine, éducation et procédé absolument ignorés des populations indiennes avant l'époque assignée à la gracieuse légende kothanienne dont nous avons parlé tout à l'heure.

Les Japonais ont voulu comme les Chinois faire remonter l'usage de la soie dans leur pays aux temps fabuleux de leur histoire, mais des renseignements précis ne permettent pas de faire remonter au-delà de la seconde moitié du v^e siècle la première apparition du cocon de soie au Japon.

Parmi les écrits légendaires de cette merveilleuse origine, il en est un dont les détails symboliques sont rappelés encore aujourd'hui par les éducateurs japonais dans les différentes phases de la vie de l'insecte. Le *Yo-San-Fi-Rok* raconte que « dans l'ancien empire de l'Inde vivait autrefois un roi qui s'appelait Lin-I (haine

de la pluie); la reine son épouse se nommait au contraire, dame Kouang-Ki (peur du rayon). Ils avaient une fille unique que l'on nommait la *jeune fille aux cheveux d'or*. La mère vint à mourir, et le roi son père prit une seconde femme : cette marâtre poussée par la jalousie conçut une haine violente pour sa belle-fille, et, par d'adroites flatteries, détermina enfin le roi à l'exposer dans un désert où rugissaient des lions ; mais le Ciel la protégeait, et bientôt on la vit revenir dans l'Empire assise sur un lion sans que le moindre mal lui eût été fait.

« La royale enfant fut de nouveau enlevée et transportée dans le mont aux faucons ; mais les faucons s'empressèrent de l'entourer, lui apportèrent des aliments et la nourrirent, jusqu'à ce qu'un serviteur du roi, qui eut connaissance de cet évènement, alla en secret la trouver, et la ramena à la Cour.

« Furieuse de ce retour imprévu, la reine fit aussitôt exiler la jeune fille aux cheveux d'or dans une île qu'on nomme la Prunelle des Mers.

« Mais un pêcheur lui vint en aide et l'ayant accueillie dans sa barque, il la ramena à la Cour de son père.

« La reine, dont la fureur était au comble, fit creuser dans la cour du palais un trou profond dans lequel elle ensevelit la jeune fille toute vivante.

« Quelque temps après, au grand étonnement de tout le monde, on vit échapper du sein de la terre des rayons de lumière, et le roi ayant fait creuser en cet endroit, on découvrit, ô prodige ! sa fille encore vivante sans qu'elle eût éprouvé le moindre mal.

« Le roi la fit alors placer dans un tronc creux de mûrier, et l'abandonna au sombre océan. Les flots en l'entraînant aux rives du Japon, la jetèrent dans le port de Tojôra (pays de Fidatsi), où un habitant du golfe, accouru au secours de la malheureuse fille, parvint à l'emporter dans ses bras.

« Mais arrivée à terre elle ne survécut que peu d'instants ; elle rendit bientôt le dernier soupir, éprouva une nouvelle transformation, et devint la chenille à soie.

« Lorsque au Japon nous indiquons les quatre repos et les quatre réveils des vers sous les titres du *lion*, du *faucon*, de la *barque* et de la *cour*, nous faisons allusion aux quatre périls

(crises) dont la vierge royale des Indes a été l'objet (1). »

Les Japonnais durent avoir de bonne heure des rapports avec la Chine. Le *Nippon-ki*, les plus anciennes annales du Japon, racontent que l'an 289 de notre ère, deux chefs de famille, chinois, vinrent avec une suite de dix-sept personnes se réfugier au Japon où ils fondèrent une tribu sino-japonaise. En 306, ils furent envoyés en Chine avec mission de ramener des couturières. Au bout de quatre années, en 310, ils revinrent avec quatre jeunes filles qui leur avaient été données par le roi d'Ou.

Deux de ces jeunes filles étaient couturières, les deux autres étaient tisseuses, et ce furent elles qui introduisirent à la Cour même du Mikado l'art de tisser la soie; l'une savait tisser les étoffes de soie unies, l'autre les étoffes brochées. Par ces détails nous voyons que le

(1) Cette légende, ainsi que la plupart des renseignements qui suivent, est tirée du *Yo-San-Fi-Rok*, l'art d'élever des vers à soie au Japon par Ouekaki-Morikouni annoté et publié par Mathieu Bonafous..., d'après la traduction hollandaise du docteur J. Hoffmann. Paris et Turin, 1848.

Japon était alors, par rapport à la Chine, dans la même situation que l'Occident, et que n'ayant ni vers à soie, ni mûriers, il devait se borner à tisser la soie qui lui était envoyée par le commerce.

Si, vers 472, nous constatons l'existence d'un assez grand nombre de mûriers plantés par les soins du Mikado régnant, il nous faut néanmoins arriver à la seconde moitié du VI^e siècle pour trouver au Japon l'existence industrielle du mûrier et du ver à soie ; c'est-à-dire à peu près à la même époque qui vit en Occident les premiers œufs de vers à soie. Mais l'industrie japonaise qui est arrivée à satisfaire sa consommation intérieure, borne là sa production, et ce n'est qu'exceptionnellement que nous la rencontrons à de rares intervalles, mélangée au grand commerce chinois qui va continuer encore pendant de longs siècles d'alimenter les marchés de l'Occident.

Nous trouvons l'existence de la soie parfaitement démontrée au XI^e siècle de notre ère dans plusieurs passages des relations de voyage, que fit de 620 à 645, le pèlerin bouddhiste Hiouen-

Tshang dans les petits royaumes indiens situés à l'est de la Perse, entre l'Indus et l'Himalaya. Ce sont des vêtements de soie blanche très brillante et de satin des habitants du royaume de Tchika et de Kangaboubdja (1), des rouleaux de soie envoyés à un brahmane par le roi de Strancevara (2), des dizaines, des centaines, des milliers de vêtements de soie ornés de pierres précieuses offerts dans une procession à la statue de Boudha par le roi Kiaï-Ji (3).

À la fin du XIII^e siècle, un officier chinois envoyé en mission au Cambodge, raconte le récent établissement de Siamois qui venaient d'importer des mûriers et des vers à soie dans leur nouvelle patrie (4). Pour les indigènes, les

(1) *Mémoires sur les Contrées occidentales* traduits du sanscrit en chinois en l'an 648, par Hiouen-Tshang, et du chinois en français par M. Stanislas Julien. Paris 1857, t. 1, p. 189 et 243. Cette soie est encore désignée sous le nom de Kiao-Che-Ye (Kâucêya-Soie) dont nous venons de parler à propos des origines de la soie dans l'Inde.

(2) *Mémoires sur les Contrées occidentales*, par M. Stan. Julien, p. 212.

(3) *Mémoires sur les Contrées occidentales*, par M. Stan. Julien, p. 258.

(4) *Nouveaux Mélanges asiatiques*, par Abel Remusat, t. 1, p. 141.

soieries et les fils torsés de diverses couleurs sont les marchandises les plus estimées après l'or et l'argent (1).

La relation du voyage de Man-Touan-Lin constate au XIII^e siècle la richesse des étoffes persanes brochées d'or et ornées de perles fines et de pierres précieuses (2); elle parle aussi des nombreuses ambassades, munies de soieries échangées aux VI^e, VII^e et VIII^e siècle entre la Perse et la Chine (3).

Avant de passer à la période du moyen-âge, nous devons établir une dernière fois, que la Chine fut pendant toute l'antiquité le seul pays où l'on sut élever et tirer parti du cocon domestique. La soie chinoise est bien différente de la bombycine de Cos, dont parle Aristote, et de cette bombycine d'Assyrie qui, selon toute probabilité, a les plus grands rapports avec la Kâuceyâ indienne. Quant au peuple hébreu,

(1) *Nouveaux Mélanges asiatiques*, par Abel Rémusat, t. 1, p. 136.

(2) *Nouveaux Mélanges asiatiques*, par Abel Rémusat, t. 1, pp. 249-251.

(3) *Nouveaux Mélanges asiatiques*, par Abel Rémusat, t. 1, p. 254.

il est admis aujourd'hui que certaines expressions de la Bible (Exode, cap. XXVI) dans lesquelles on avait voulu reconnaître l'idée de la soie, doivent s'appliquer aux étoffes de fin lin. Reste l'Egypte, qui est la civilisation la plus ancienne de l'Occident, et parmi celles qui ont certainement le plus exercé la critique de l'histoire et de l'archéologie. Nous devons constater que, jusqu'ici, aucun texte, aucun monument ne nous révèlent l'existence d'une soie indigène, et ne peuvent nous laisser supposer que la nation égyptienne ait été mieux partagée sous ce rapport que les autres peuples de l'ancien monde.

Du VI^e siècle datent une série d'évènements qui marquent une étape importante dans l'histoire du noble fil. C'est non-seulement une date pour l'industrie européenne qui voit éclore en 553 les vers élevés à Byzance dans les gynécées impériaux, mais c'est surtout le développement subit de l'industrie soyeuse dans toute l'Asie centrale. Ce pays était du reste admirablement préparé pour tirer parti des heureuses circonstances qui allaient donner un nouvel

essor à son commerce. Dès la fin du III^e siècle, les Sassanides, maîtres puissants et intelligents d'un magnifique empire, avaient accaparé tout le transit avec la Chine. Aux IV^e, V^e et VI^e siècle, leur commerce est immense et leur industrie sans rivale. Pour alimenter leurs ateliers de tissage, ils arrêtent au passage toutes les soies ouvrées qui sortent de la Chine et expédient dans le monde entier des étoffes aussi belles comme décor et fabrication, mais d'une ornementation différente et typique qui est un des chapitres intéressants de l'histoire de l'art. Cette prospérité ne fait que s'accroître dans les siècles suivants, et c'est vraiment un spectacle que la progression constante de la richesse et de la puissance de cet empire, à côté de la décadence politique et artistique des patries d'Auguste et de Périclès.

Un des traits de cette civilisation hindopersane qui mérite le plus l'attention de l'artiste, de l'historien et aussi de l'économiste, est son influence incontestable sur le rapide adoucissement des mœurs de ce peuple nouveau qui semble sortir de terre à la parole ardente du

prophète d'Allah. C'est en vain que dans son Coran Mahomet défend à ses adeptes le luxe amolissant des soieries, et formule des lois austères dont l'observation doit amener le triomphe de la foi nouvelle. Deux siècles ne se sont pas écoulés que ces indomptables légions musulmanes qu'il a déchaînées sur la chrétienté comme un ouragan de fer et de flamme, sont subjuguées par le charme de la civilisation sassanide, et sous son inspiration, donnent à leur tour naissance à un style qui est resté une des manifestations les plus parfaites de l'art décoratif. Les principales villes de leur empire oriental : Bagdad, Alexandrie, Jérusalem, Trébizonde, Antioche, Damas sont des places de commerce de premier ordre ou des grands centres de production de soies et de soieries.

L'histoire et la légende nous ont conservé le souvenir éblouissant du luxe qui régnait à la cour des kalifes contemporains de Charlemagne (1). Un siècle plus tard, vers 920 de notre ère, Ebn Schuhnah écrit qu'en l'an de

(1) *Bibliothèque orientale*, par M. d'Herbelot, voir au mot *Moctader*.

l'hégire 304 « il arriva à Bagdad des ambassadeurs de l'empire de Constantinople qui furent reçus avec grande magnificence à la cour de Moadader Billah (dix-huitième kalife de la maison des Abbassides). Le palais impérial fut paré de ses plus beaux meubles et de toutes sortes d'armes. On rangea en bataille dans la place du palais impérial les soldats de la garde du kalife au nombre de cent soixante mille hommes, auxquels on paya la solde dans des bourses d'or. On fit paraître quarante mille eunuques blancs et trente mille eunuques noirs avec sept cents huissiers ou portiers sur les avenues et aux portes du palais.

« On mit dans l'eau sur le fleuve du Tigre un nombre infini de bâtiments peints et dorés, avec leurs équipages des plus lestes, des mieux vêtus et des plus parés. On tendit dedans et autour du palais trente-huit mille portières dont il y en avait douze mille de soie et cinq cents de brocard d'or avec douze mille cinq cents tissus d'un ouvrage excellent. »

Malgré le prodigieux développement des industries persanes et arabes, c'est encore le marché chinois qui fournit la majeure partie des

soeries nécessaires à la consommation occidentale, comme le prouve la présence à Khanfou, de cent vingt mille commerçants musulmans juifs, chrétiens et mages qui y furent massacrés en 878 (1), lorsque la ville tomba au pouvoir des rebelles commandés par Banshoua.

Un fait de même genre, occasionné par la présence de nombreux étrangers arabes et persans, s'était produit un siècle auparavant dans la ville de Canton qui fut pillée par les émeutiers (2).

A cette époque, c'est-à-dire pendant les VIII^e, IX^e et X^e siècle, les négociants européens commençaient à prendre une part importante dans le commerce d'importation occidentale. Ce sont d'abord les Juifs dont le génie commercial et l'infatigable activité se manifestent partout à la fois et sous mille formes différentes ; au nord et au midi, à l'orient et à l'occident, malgré les rigueurs de la persécution qui les poursuit inexorable. Nous trouverons désormais leur nom sur

(1) *Chaîne des Chroniques*, par Abou-Zeyd, cité par E. Pariset, t. II, p. 124.

(2) E. Pariset, t. II, p. 123.

chaque page de l'histoire du négoce. C'est aussi à cette date que remonte le grand commerce des Amalfitains et des Vénitiens avec l'Orient, qui dura pendant tout le moyen-âge.

Vers l'an 813, sous le règne de Louis-le-Débonnaire et « du temps d'Agobard, une partie du commerce de l'Europe centrale était aux mains des Lyonnais, qui, unis aux Marseillais et à ceux d'Avignon, avaient coutume d'aller deux fois l'année à Alexandrie, d'où ils rapportaient les épiceries de l'Inde et les parfums d'Arabie, qui, remontant le Rhône et la Saône, étaient déchargés, pour être embarqués sur la Moselle, qui les distribuait par le Rhin, le Mein et le Necker jusqu'aux extrémités de l'Allemagne (1). »

(1) Il est bien regrettable que M. Poullin de Lumina qui cite ce fait important dans les annales du commerce au moyen-âge ne donne pas les sources où il l'a puisé. Il ajoute que « les Juifs qui s'introduisent partout où il y a des profits à faire étoient alors en grand nombre à Lyon, attirés par le commerce prodigieux qui s'y faisoit. Ils y avoient une synagogue située sur la montagne de Fourvières, un peu au-dessus de la place nommée maintenant du Change, & cette synagogue avoit été bâtie en conséquence d'une permission de l'empereur, scellée d'une bulle d'or. » (*Abrégé chronologique de l'Histoire de Lyon*, par M. Poullin de Lumina. Lyon, Aimé Delaroche, 1767.)

Les soieries qui parvenaient jusque dans le nord étaient rapportées par les Scandinaves et les Normands, qui poussaient leurs expéditions, plutôt guerrières que commerciales, jusque dans la Méditerranée. Plusieurs trouvailles de monnaies coufiques des ix^e et x^e siècle effectuées en différents endroits de la Suède, de la Finlande et des côtes de la Baltique en sont des preuves concluantes (1).

Les Russes s'approvisionnaient de soieries à Constantinople comme le prouvent les deux traités qu'ils signèrent dans cette ville en 912 et en 945 (2).

Les soieries byzantines entrent pour une très faible part dans ce mouvement commercial ; il est alimenté surtout par les productions des fabriques asiatiques, auxquelles vont se joindre dès le ix^e siècle les fabriques siciliennes et espagnoles qui ont suivi dans ces nouvelles contrées la fortune des armes musulmanes.

(1) *Congrès des Orientalistes à Lyon, en 1878*, p. 313.

(2) E. Pariset. *Hist. de la Soie*, t. II, p. 333.

Le kalifat du Caire n'a pas de fabriques de soieries ; les fabriques d'étoffes de lin et de coton de Tunis et de Damiette en tiennent lieu. Il est vrai qu'elles produisent ces robes étonnantes (*badnah*, robes des kalifes), qui valent deux mille francs la pièce avant qu'on n'y ait ajouté aucun travail d'ornement ou de broderie. Le luxe de ces souverains fatimites n'a rien à envier à celui des Abassides de Bagdad comme le montre l'interminable énumération des trésors de Moctamer Billah, mis au pillage par les soldats turcs à la fin du ^xⁱ^e siècle. Nous ne nous laisserons pas arrêter par les coffres pleins de pierreries, d'émeraudes, de rubis, par les bijoux, les meubles en matières précieuses, les manuscrits, les figures d'ambre, les cristaux de roche, les émaux, les vases d'or, les ustensiles d'argent, les armes précieuses, qui se comptent par dix mille, vingt mille, trente mille, et dont la description éblouissante dépasse les récits les plus fantastiques des *Mille et une Nuits*, mais nous croyons devoir entrer dans quelques détails sur les soieries composant le trésor d'un kalife du Caire vers l'an 1080 de notre ère. Vous pourrez après cela, messieurs, vous rendre

un compte assez exact de l'importance de la production soyeuse à cette époque, et du degré avancé de la fabrication au double point de vue de l'art et de la technique. C'est un des tableaux les plus complets que nous aient laissés les historiens du temps. Macrizy, dans son Livre des Trésors, article du garde-meuble, cite un témoin oculaire, Ibn-Abdel-Aziz, qui rapporte que « dans le nombre des objets dont l'estimation avait été faite par lui ou en sa présence, on comptait plus de cinquante mille pièces de damas, qui, pour la plupart, étaient enrichies d'or; deux mille tapis qui n'avaient jamais servi et qui étaient de damas, ou d'autres étoffes brodées en or et représentant toutes sortes de figures. Quelques-unes qui étaient de damas rouge enrichi d'or et du travail le plus parfait, offraient des parcs dans lesquels étaient rassemblés des éléphants. On tira de l'un des magasins trois mille pièces de damas rouge brodé de blanc; plusieurs tentes complètes avec les sofas, les carreaux, les coussins, les tapis, les rideaux et tous les meubles nécessaires; une quantité prodigieuse de tapisseries, d'étoffes de Kalmoun, de Dabik (Egypte), d'étoffes de soie de toute

espèce et de toute couleur d'un prix inestimable, quantité de nattes ornées de broderies d'or et d'argent, représentant des figures d'éléphants, d'oiseaux et de toutes sortes d'animaux. Parmi une foule de tapis de soie tissus d'or, de toute grandeur et de toute couleur, on en distinguait près de mille qui présentaient la suite des différentes dynasties, avec les portraits des rois et des hommes célèbres. Au-dessus de chaque figure étaient écrits le nom du personnage, le temps qu'il avait vécu et ses principales actions. Fakhr-él-Arab eut dans son lot une large pièce d'étoffe de soie de Toster, dont le fond était bleu nuancé des couleurs les plus variées et tissu d'or; elle avait été faite l'an 353 (A H) par ordre de Mœzzli-din-Allah et représentait les différents pays de la terre, ses montagnes, ses mers, ses fleuves, ses villes, ses chemins, comme une carte de géographie. La figure de la Mecque et celle de Médine étaient parfaitement reconnaissables. Au-dessus de chaque province, de chaque mer, de chaque fleuve, de chaque ville et de chaque route était son nom brodé en or, en argent ou en soie. Ce morceau curieux avait coûté 22,000 dinars (env. 450,000 fr.).

Tadj-al-Molouk eut entre autres objets précieux une tente de satin rouge tissu d'or qui avait été faite pour le kalife Moutawakel, et qui était d'une valeur inestimable. Il eut en outre un tapis de damas dont il refusa 100 dinars (20,000 fr.).

On comptait un nombre prodigieux de tentes, de pavillons, de châteaux formés d'étoffes d'or, d'étoffes de Dabik ou de Behnesa, de velours, de satin, de damas et de soie de toute espèce et de toute couleur; les uns étaient tout unis, d'autres étaient couverts des plus belles peintures et présentaient des figures d'hommes, d'éléphants, de lions, de chevaux, de paons, d'animaux et d'oiseaux de toute espèce. L'intérieur était garni de tapis dorés ou non dorés, revêtu de velours de satin brodé en or, d'étoffes de soie de la Chine et de Toster de tout genre et de toute couleur.

On distinguait surtout une tente appelée la grande rotonde, soutenue par une seule colonne qui avait soixante-cinq coudées de hauteur, six et deux tiers de diamètre et vingt de tour. La tente avait cinq cents coudées de circonférence; elle était formée de soixante-quatre pièces d'étoffe qui s'attachaient les unes aux autres avec des boucles et des agrafes. Il fallait cent cha-

meaux pour porter les différentes parties de cet édifice, avec les cordes, les meubles et tous les instruments accessoires. Au-dessus du toit s'élevait une tourelle qui servait de ventilateur et qui avait trente coudées de hauteur. Cette tente avait été fabriquée du temps de Yazoury à l'époque où il était vizir d'Egypte. Cent cinquante ouvriers y avaient travaillé pendant neuf années consécutives et la dépense s'était élevée à trente mille dinars (600,000 fr.) (1). »

Le spectacle éblouissant de toutes ces splendeurs nous a captivés trop longtemps. Laissons ce beau pays, qui n'est qu'un riche consommateur, et, à la suite du drapeau de l'Islam, reprenons notre route séricologique. C'est de ce moment que datent la culture du mûrier et les manufactures de soieries dans la province de Gabès. Le commerce était considérable et s'étendait dans toute l'Afrique septentrionale, d'Alexandrie à Fez, en passant par Barca, Tripoli, Kairouan, Tunis, Constantine, Bougie et Oran (2).

(1) *Mémoires géographiques et historiques sur l'Egypte...*, par Et. Quatremère, t. II, pp. 375 et suiv.

(2) E. Pariset. *Hist. de la Soie*, t. II, p. 212.

En pénétrant en Europe, nous constatons la mention des soieries espagnoles, un siècle à peine après l'invasion des Arabes (1). L'industrie soyeuse est déjà florissante au x^e siècle, s'il faut en croire les écrivains de cette nation, qui nous apprennent qu'au temps des califes de Cordoue, de la dynastie des Ommiades, et notamment sous le règne d'Abderrahman III (912-951) (2), la soie et les soieries constituaient les éléments d'un commerce d'exportation très important sur toutes les côtes de la Méditerranée. Le négoce est entre les mains des Arabes et surtout des Juifs, qui jouissaient sous la domination musulmane d'une influence et d'une situation qu'ils n'auraient pu trouver nulle autre part. Les textes arabes ont signalé souvent la prospérité du commerce extérieur de l'Espagne. Un ancien texte nous donne le bilan du commerce exportateur :

« On exporte du Magreb (pays de l'ouest), de l'ambre, de la soie, des vêtements en drap

(1) *Recherches sur le commerce, la fabrication et l'usage des étoffes en soie, d'or et d'argent ., en Occident, pendant le moyen-âge*, par Francisque Michel. Paris Crapeleu 1852, t. 1, p. 292.

(2) Franc. Michel, t. 1, p. 291.

de laine très fine ; des domestiques noirs du Soudan, des domestiques blancs de l'Espagne et des filles esclaves d'un haut prix. Une fille et un esclave, sans qu'ils connaissent aucun métier, se vendent seulement pour leur beauté au prix de mille dinars et même davantage (20,000 francs et plus) (1). »

Les manufactures espagnoles sont renommées non-seulement pour la beauté de leur fabrication, mais encore pour leur teinture ; « ils excellent à teindre la soie et les étoffes (2) » dit le texte arabe ; nous ne savons s'il a voulu parler de la teinture en pièces, comme la construction de la phrase semblerait l'indiquer.

Parmi les places soyeuses, nous voyons Grenade, Malaga, Saragosse, Lisbonne, Séville qui compte six mille métiers, le territoire de Jaën, où l'on compte trois mille villages qui élèvent des vers à soie, Cordoue, célèbre par son Tiraz, et enfin Almeria, la plus riche et la plus ancienne « la clef du gain et de tout

(1) E. Pariset. *Hist. de la Soie*, t. II, p. 225.

(2) E. Pariset. *Hist. de la Soie*, t. II, p. 226.

bien » dit le livre attribué à Rasis. Mais ce qui rendait Almeria supérieure à toute autre ville du monde, dit un autre écrivain qui vante son commerce et sa richesse, « c'étaient ses diverses manufactures de soie et d'autres étoffes, tel que le *dibaj*, qui est une sorte de drap de soie préférable pour la qualité et la durée à tout ce qui se fait ailleurs ; le *tiraç*, cette étoffe dispendieuse sur laquelle le nom des sultans, des princes et d'autres riches personnages sont inscrits, et dont il n'existe pas moins de huit cents métiers à la fois (1) ». Vient ensuite l'énumération des différentes étoffes de l'industrie almérienne, produites par plus de dix mille métiers.

Cette étoffe précieuse de soie et d'or que nous venons de mentionner, le *tiraç*, était tissée dans des maisons renfermées dans les palais des kalifes et des princes, et nommées pour cela *hôtels du Tiraç*.

Le haut dignitaire préposé à ces ateliers avait le titre d'*intendant du Tiraç*. La principale ornementation de ces soieries consistait en inscrip-

(1) Franc. Michel, t. 1, pp. 295, 290, 285.

tions rappelant les noms du prince auquel appartenait le *tiraṣ* ; on y joignait d'autres mots qui étaient regardés comme de bon augure, ou des formules de louange et de bénédiction. Ces tissus étaient réservés pour l'usage des souverains et très souvent distribués en cadeaux (1).

On signale l'existence de ces ateliers spéciaux à la cour de la plupart des princes musulmans : en Perse, dans l'Asie occidentale, en Afrique et en Espagne.

L'hôtel du Tiraz, que les rois de Sicile entretenaient à Palerme, devait peut-être son origine aux émirs africains qui régnèrent en Sicile pendant les ix^e et x^e siècle. Cette manufacture d'étoffes de soie, établie dans le palais, était même un nom décent pour déguiser le sérail où les rois normands avaient eu la fantaisie d'introduire aussi des filles franques ou françaises, comme nous l'apprend Ebn-Djobaïr (2). Dans tous les cas, les ouvriers employés étaient mahométans, ainsi que le prouve l'inscription arabe tissée sur la célèbre pièce de soierie con-

(1) *Chrestomathie arabe*, de Sacy, t. II, p. 287.

(2) Franc. Michel, t. I, p. 75.

servée à Vienne et dite *Manteau de Nuremberg*. Ce précieux monument de l'art industriel siculo-arabe, donne, à la suite d'une longue sentence où s'étale toute l'emphase orientale, la date de l'hégire 528, correspondant à l'année 1133 de notre ère.

Un des bijoux de notre musée d'art et d'industrie est une chasuble du XIII^e siècle, faite d'une magnifique étoffe arabe tissée dans l'hôtel du Tiraz d'Iconium. C'est une armure nattée par la trame, à deux lats, rouge et or. Son décor à médaillons, dans lesquels sont inscrits deux lions affrontés se combinant avec un ornement, est d'un caractère superbe, et l'ensemble est d'une grande richesse. L'inscription arabe, tissée dans le corps de l'étoffe, se lit ainsi :

Ala Eldin Abor victorieux Keikobad fils de Keikhastan argument victorieux du prince des fidèles.

Cet Ala Eldin Keikobad, sultan qui régna de 1214-1239, est le plus illustre des princes de la dynastie des Seldjoucides, qui résida à Iconium après qu'ils eurent été chassés de Perse

par Gengis-Khan (1). Ces princes turcs étaient vassaux du calife de Bagdad, c'est pour cela qu'ils se donnent le titre d'argument victorieux du prince des fidèles.

La grande quantité de soieries déployées à l'occasion du couronnement du roi Roger, pour lequel fut tissé le manteau dit de Nuremberg, étaient des ouvrages arabes, comme ceux qui garnissaient son palais et dont nous parle le trouvère :

To entor fu encortinés
De dras de foie à or ouvrés
A oeuvres d'or & à peintures,
A maintes diverses figures
D'oïfiar, de bestes & de gens.
Les chambres furent par dedens
Paintes & bien enluminées (2).

Malgré l'installation à Palerme, en 1147, des ouvriers en soie que le roi Roger ramena

(1) Voir sur ce prince, ce qu'en dit M. d'Herbelot, dans sa *Bibliothèque orientale*.

(2) *Roman de Guillaume de Palerme*, ms. de la Bibl. de l'Arsenal, B.-L. fr. in-4°, n° 178, fol. 148, verso col. 1, v. 15, cité par Franc. Michel, t. II, p. 133.

en captivité de son expédition en Grèce, la marque d'une véritable production latine ne se fait sentir qu'à la fin du XII^e siècle. Un des plus remarquables, et très certainement le plus ancien monument de l'art de la textrine chez les latins, est un vêtement de soie conservé à Nuremberg, dont l'inscription latine, tissée dans le corps de l'étoffe, porte la date de 1181 (1).

C'est le point de départ de cette seconde période de l'histoire de la soie, marquée par le développement des fabriques italiennes, dont les produits, pendant tout le moyen-âge, vont contribuer à l'alimentation des marchés de l'Occident, au préjudice des manufactures orientales. Ces dernières toutefois conservent encore longtemps une supériorité marquée sur leurs rivales, à en juger par les récits des chroniqueurs et des poètes qui, dans leur admiration naïve des soieries sarrasines, leur attribuent souvent des vertus magiques, ou les croient tissées par les fées.

(1) M. Pottier. *Monuments français pour servir à l'Histoire des Arts*, t. 1, p. 14, vol. 1 et II, pl. 21, cité par Francisque Michel, t. 1, p. 83.

Les relations commerciales de l'Europe, auxquelles le génie entreprenant des Croisades a donné un nouvel essor, augmentent dans des proportions considérables nos rapports avec l'Orient. Sans parler des nombreux navires frêtés par les républiques italiennes et qui sillonnent toute la Méditerranée, nous signalons dès le ^{xiv}^e siècle le commerce direct des Vénitiens avec les Indes, comme le prouvent les monnaies d'or vénitiennes de cette époque dont l'existence a été constatée dans ce pays (1). Nous croyons néanmoins que ceci est un cas exceptionnel pour le temps, et que les comptoirs européens ne s'éloignaient pas beaucoup des côtes de la Méditerranée.

Tel devait être le cas pour ce célèbre Ponce de Lyon, dont parle le père Ménestrier dans son *Histoire consulaire* de notre ville. Car il est bon qu'on le sache, messieurs, notre noblesse commerciale, elle aussi, a des ancêtres dont nous pouvons être fiers ; et ce ne sont pas ceux qui ont le moins de droits à la recon-

(1) Congrès provincial des Orientalistes à Lyon en 1878, p. 208.

naissance des peuples, que ceux qui ont conquis leurs lettres de noblesse sur les champs de bataille pacifiques de la civilisation.

« Il y avait aussi en l'an 1219, dit le père Menestrier, un Ponce de Chapponay, qui estoit si puissant qu'il avait des correspondances non-seulement dans tous les endroits de l'Europe, mais encore en Asie, où il estoit si connu qu'au lieu de l'appeler de son nom Ponce de Chapponay, on le nommait Ponce de Lyon, parce qu'il était comme le chef du commerce de cette ville ; & comme il conduisait de grosses sommes d'argent, les princes & les princesses sur les terres desquels il trafiquait, lui donnaient des gardes & sauf-conduits pour sa sûreté & pour la sûreté de son argent (1). »

La relation du voyage de Guillaume de Rubruquis, ambassadeur de saint Louis en Tartarie et en Chine, et mieux encore les fameux voyages du vénitien Marco Polo en 1272, nous montrent la production et le commerce de la

(1) *Histoire civile et consulaire de la ville de Lyon*, par le père Claude-François Menestrier. Lyon MDCXCVI, p. 392.

soie et des soieries répandus sur presque toute la surface de l'Asie. Le bouleversement politique qui a courbé la plus grande partie du continent asiatique sous le joug des descendants de Gengis-Khan, contribue beaucoup à faciliter le commerce par caravanes; c'est le beau moment des foires de Samarcande.

La chrétienté, qui, pendant plusieurs siècles, voit se dresser devant toutes ses entreprises l'inf franchissable barrière de la puissance musulmane, renonce à pénétrer dans le pays de la soie par les anciennes routes qui sont toutes au pouvoir de ses adversaires. La politique des princes de l'Occident les pousse à chercher une voie nouvelle par les hauts plateaux de l'Asie centrale. Outre cette route commerciale dont la nécessité se fait impérieusement sentir, ils espèrent peut-être trouver chez les populations mongoles des alliés nouveaux contre l'islam, leur ennemi commun. Cette épisode de la politique occidentale est un fait d'un réel intérêt qui mérite d'attirer votre attention. Mais ces tentatives ne purent aboutir; les transactions par caravanes ne donnèrent jamais de résultats sérieux, et nous pouvons ajouter que, pendant la plus grande

partie du moyen-âge, le commerce de l'extrême-Orient par l'Inde et les voies maritimes est tout entier entre les mains des Arabes.

Pour vous donner, messieurs, une idée de l'importance de ce commerce et des capitaux gigantesques dont disposaient certaines maisons arabes d'exportation, je vous citerai le passage suivant, tiré d'un manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris, n° 582, qui parle des richesses que pouvaient acquérir les négociants de Syraf, et de leur luxe merveilleux. Syraf est un port situé au sud du golfe Persique, et principal entrepôt des navires qui venaient de Khan-Fou avec des marchandises chinoises à destination de l'Occident.

Il y est question d'un négociant de Syraf, nommé Kamecht, qui revêtit la ca'aba, l'an 532 de l'hégire (1137), d'un étoffe de grand prix. « Il renouvela, dit le texte, le mizab d'argent de la ca'aba en le mettant en or pur, et la revêtit d'étoffes chinoises dont on ne saurait déterminer la valeur. Il faisait le commerce avec la Chine, et dans un voyage son secrétaire quitta Khan-Fou avec des marchandises évaluées à

500,000 dinars, soit 10 millions de fr. (1). » Vous pouvez voir par là, messieurs, que les grandes maisons d'importation directe ne datent pas d'hier.

Jusque au xv^e siècle, c'est-à-dire jusqu'à la découverte du passage aux Indes par le cap de Bonne-Espérance, on peut dire que le commerce maritime de l'Inde et de l'extrême-Orient est lettre close pour les Européens. Leurs équipages ne connaissent que les routes de la Méditerranée, comme nous le montrent les vieilles chroniques, au sujet de Jacques Cœur, qui peut compter parmi les princes les plus puissants de la finance et du commerce au xv^e siècle. « Sur la mer, disent les chroniques de Matthieu de Coussy, il avoit à ses despends plusieurs grands vaisseaux, qui alloient en Barbarie & jusque en Babylone quérir toutes marchandises, par la licence du souldan & des Turcs infidèles ; aussi en leur payant treuage, il faisoit venir desdits pays des draps d'or & de soye, de toutes façons & de toutes couleurs, &c. (2). »

(1) M. de Goeje, cité par E. Pariset, t. II, p. 142.

(2) Ann. 1454, ch. CIX. Édition du panthéon littéraire. p. 187, cité par Franc. Michel, t. II, p. 191.

Par les voyageurs comme Pietro della Valle, et surtout comme notre compatriote Chardin, qui ont visité l'Orient au ^{xvii}^e siècle, nous constatons un affaiblissement notable de l'industrie soyeuse. Le luxe pompeux des descendants dégénérés des Sassanides vit sur sa gloire passée. Les ateliers de tissage de Cachan et d'Is-pahan produisent encore des soieries précieuses ; Chardin cite des brocards de Perse de 8 à 900 livres l'aune (1), des draps d'or et d'argent, des velours, des satins, des tapis, etc., mais nous sommes loin de cette production universelle de soieries somptueuses qui s'étalait sur le pays tout entier comme pour servir d'écrin à la puissance du roi des rois, et dont le trop plein se déversait sur les Barbares émerveillés de l'Occident. Au ^{xvii}^e siècle, les successeurs de Chos-roès sont devenus marchands et paient un tribut de soie aux sultans de Constantinople. Ils ont dans les principales villes de l'empire un véritable stock renfermé dans des magasins nommés *carchané*. La vente d'une partie est confiée

(1) *Voyage du chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*. L. Langlès. Paris 1811, t. II. Description de la mosquée de Com.

aux Arméniens demeurant à Ciolfà près Ispahan, qui sont de véritables agents commerciaux. Pour le reste, sa Majesté royale ne dédaigne pas d'en surveiller la vente. C'est un des principaux éléments du commerce, pour lequel les gouvernements européens viennent solliciter des traités. Ce sont des ambassades anglaises (1613), espagnoles, françaises, moscovites, portugaises, de la Compagnie hollandaise des Indes orientales qui apportent des cadeaux intéressés, dont le seul défilé dure quelquefois une demi-journée. Ils sont pesés, évalués, et malheur à celui qui ne sera pas estimé assez beau par le souverain, l'ambassadeur devra se morfondre à l'écart, et voir compromis pour un caprice les intérêts de l'Etat qu'il représente (1).

Le spectacle de ces intrigues de palais ne fait pas oublier à Chardin la partie sérieuse de son voyage, et les renseignements qu'il nous donne sur la situation intellectuelle, politique et commerciale du royaume sont du plus haut intérêt.

(1) Quelques passages des *Voyages de Pietro della Valle* et surtout le t. III des *Voyages de Chardin* dans lesquels nous avons puisé ces renseignements, abondent sur ce sujet en détails très précis et d'un réel intérêt.

Il cite les différents districts soyeux et le genre de leur production en soies et soieries. Ce qu'il dit de la fabrication des *zerbaf*, brocards et des velours d'or est un précieux document pour l'histoire de la textrine (1). « On fait des brocards d'or, dit-il, qui valent jusqu'à cinquante tomans la gneze ou aune, laquelle étant de deux pieds demi-quart de notre mesure, c'est environ trente écus le pouce, ou onze cents écus l'aune que cela revient. Il ne se fait point d'étoffe si chère par tout le monde. Cinq ou dix hommes à la fois sont employés au métier où on fait cette riche étoffe, et il y a jusqu'à vingt-quatre ou trente navettes différentes à faire passer, au lieu que d'ordinaire il n'y en a que deux. Malgré le prix incroyable de ce précieux brocard, les ouvriers qui y travaillent ne gagnent que quinze à seize sols par jour, et n'en peuvent faire que l'épaisseur d'une pièce de trente sols. Ces brocards si chers se mettent en rideaux et portières, dont l'usage est universel et qui sont un des plus ordinaires meubles d'un logis et en carreaux. Le velours d'or qu'on fait en Perse est

(1) *Voyage de Chardin*, t. iv, p. 153.

très beau, surtout le frisé. Ce qu'il y a d'admirable en ces belles étoffes, c'est qu'on n'en voit jamais la fin pour ainsi dire, et que l'or et l'argent ne passent point tant que l'étoffe dure, conservant toujours son éclat et sa couleur... Les plus beaux métiers de ces étoffes sont à Yesde, à Cachan et aussi à Ispahan. »

Avant d'en finir avec Chardin (1), je vous demande la permission de vous lire un passage très curieux sur la manière dont se traitent les marchés : « Les grands marchands orientaux ne traitent point eux-mêmes directement. Le négoce se fait par courtiers, et ces gens sont les plus adroits, les plus dissimulés, les plus souples, complaisants et endurants, et les plus intrigants hommes de la société, ayant la langue bien pendue et étant insinuants au-delà de ce qu'on saurait croire..... C'est quelque chose de curieux de voir comment se font les marchés. Après avoir bien raisonné et discouru en présence du vendeur et d'ordinaire dans sa maison, ils font le prix avec les doigts. Ils se tiennent par la main droite, couverte de leur manteau ou

(1) *Voyage de Chardin*, t. IV, p. 159.

de leur mouchoir, et s'entre-parlent de cette façon. Le doigt étendu vaut dix, le doigt plié cinq, le bout du doigt un, la main entière cent, la main pliée mille. Ils marquent ainsi livres, sols et deniers, en se maniant la main. Pendant qu'ils traitent, ils ont le visage rassis et immobile, à un point qu'il est difficile d'y connaître aucunement ni ce qu'ils pensent ni ce qu'ils disent. »

Ne vous semble-t-il pas voir ici passer comme un souvenir, comme une influence de ce langage par signes dont nous parlions tout à l'heure, comme une tradition lointaine de ce commerce muet, de ces règlements ombrageux, langes trop étroits qui dix-huit siècles auparavant enseraient encore dans son berceau les mouvements enfantins du commerce oriental.

Depuis ces temps reculés, qui par certains côtés semblent appartenir encore à la légende, nous avons ensemble parcouru la route triomphale suivie par le noble fil. La jeune fiancée qui le délivra de cet esclavage de trente siècles, ouvrit devant sa naissante liberté un horizon dont les bornes devaient reculer sans cesse. — Dans ce premier travail, consacré à cette période

de son histoire où il reste fidèle à son origine asiatique, nous le voyons se déroulant sur les plateaux de l'Asie centrale, dans l'empire des Sassanides et dans les royaumes de la presqu'île hindoue ; plus tard, fidèle à la fortune des armes musulmanes, il suit leurs évolutions sur tout le littoral nord de l'Afrique et dans les contrées de l'Europe méridionale ; nous venons de voir enfin les premiers symptômes de la déchéance commerciale en Asie, succédant à cette période brillante pendant laquelle il couvrit de son frêle réseau toutes les mers connues, et les espaces immenses réunis sous le sceptre des conquérants tartares.

Si je n'avais craint d'abuser de votre attention, et surtout de vous faire perdre un temps précieux que réclame l'étude de questions pratiques et d'un intérêt plus direct au point de vue économique, j'aurais voulu vous décrire plus amplement la contexture et l'ornementation de ces étoffes dont nous venons d'esquisser l'histoire, de ces admirables tapis de velours persans qui resteront comme le dernier mot, la dernière expression de l'art dans la textrine ; j'aurais voulu surtout attirer votre attention sur les précieux

documents que dans sa sollicitude intelligente et sa préoccupation de nos intérêts, notre chambre de commerce a rassemblés au musée d'art et d'industrie : matériaux aussi utiles à l'historien qu'à l'archéologue, à l'artiste qu'à l'industriel. Mais des études comme celles-ci sont d'un ordre purement spéculatif, d'un ordre qui ne trouve que bien indirectement son application dans le domaine de vos travaux. Pour parler le langage de notre programme, c'est un article de grand façonné qui ne peut avoir son emploi dans les vastes organisations du métier mécanique.

Une autre année, messieurs, si nos études économiques nous laissent quelques loisirs qui nous permettent de faire revenir, pour votre rapporteur, la mode aux étoffes de luxe, nous reprendrons cette question au point où nous la laissons aujourd'hui ; nous essaierons, dans une deuxième étude, de rassembler les fragments épars de la soierie occidentale au moyen-âge, et nous rappellerons ensuite les différentes phases de son histoire lyonnaise.

Dans cette marche en avant, dans cette marche vers le progrès à laquelle nous conviait naguère la voix éloquente de votre rapporteur,

ne craignons pas de jeter un regard en arrière sur la route que nous ont frayée nos aînés, nous y trouverons des enseignements utiles et de brillants exemples. Si je dois un jour entreprendre à nouveau d'évoquer devant vous ces glorieux souvenirs, ce n'est pas trop de toute votre bienveillance pour élever un bien faible instrument à la hauteur d'une aussi noble tâche. Votre patience, que je viens de mettre à l'épreuve, est déjà pour moi un précieux encouragement et me donne tout lieu d'espérer que ce n'est pas nous qui ferons mentir le proverbe persan : Avec le temps et la patience, et j'ajouterai avec la volonté intelligente, la feuille de mûrier devient satin.

DU MÊME AUTEUR

Recueil descriptif et raisonné des principaux Objets d'art
ayant figuré à l'Exposition Rétrospective de Lyon en 1877.

86 héliogravures hors texte. (Propriété de l'auteur).

Papier ordinaire (épuisé)..... 300 fr.

Papier holland..... 500 fr.

Recueil des Meubles en bois sculpté ayant figuré à
l'Exposition Rétrospective de Lyon en 1877.

50 héliogravures. (Propriété de l'auteur)..... 160 fr.

Les Arts du Métal. Recueil descriptif et raisonné des
principaux Objets d'art ayant figuré à l'Exposi-
tion de l'Union-Centrale des Beaux-Arts en 1880.

50 héliogravures hors texte. Paris, A. Quantin,
1881.

Papier ordinaire..... 150 fr.

Papier holland..... 300 fr.

Le Sceau de Benvenuto Cellini pour le cardinal de Ferrare.
(Extrait des Mémoires de la Société nationale des Anti-
quaires de France.) Paris, 1882.

SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES

3 9088 00619 4591